Sophia MEZZAVILLA

Suivie

Je rentre à la maison après les cours, et arrivée chez moi, je croise mes parents.

Bizarre, étant donné qu'ils sont censés être à l'autre bout du pays pour leur travail. Mais je n'y fais pas plus attention que ça car on commence à discuter de plein de choses. De mes cours, de mes amis, et de leur travail...

Mes parents sont architectes et oui, ils ne sont pratiquement jamais à la maison, car ils travaillent souvent dans des régions éloignées et restent donc sur place pour superviser les travaux, rencontrer les clients, ou ajuster les plans directement sur le terrain.

Donc à vrai dire je suis assez contente de les voir, même si c'est de manière inattendue.

Et puis subitement, la sonnerie retentit, me réveille, parce que je m'étais bien évidemment endormie en classe, et me sort de mes pensées, brisant l'espoir de revoir mes parents avant au moins les deux prochaines semaines.

J'essaie de penser à autre chose et me précipite assez rapidement dehors, dans la foule, à l'idée d'enfin rentrer chez moi, pour retrouver ma chambre et m'écrouler sur mon lit, après une longue journée fatigante de cours. Une journée comme les autres, certes, mais où les heures semblaient interminables.

Ma journée s'est résumée à écouter les enseignants parler, pendant que le brouhaha des autres élèves me donnait un terrible mal de tête. Et soudain je me rappelle que je dois encore passer par la supérette pour acheter de quoi préparer mon repas de midi de demain. Elle se trouve à moins de cinq minutes du gymnase et en chemin je pense à ce que je pourrai me préparer. Probablement du riz, du poulet, de la salade et des tomates, ce qui me fera un repas simple et équilibré mais c'est aussi un détour qui va retarder mon retour à la maison.

Et entre les cours, les devoirs et la réunion de dernière minute pour préparer notre projet de fin d'année, le temps s'est écoulé tellement vite que j'ai perdu la notion du temps, donc j'étais déjà partie assez tard du gymnase.

Mais là, je marche, pour enfin rentrer chez moi.

Je marche depuis ce qui me semble être une éternité. Le poids de mon sac tire sur mes épaules, et mes jambes, alourdies par la fatigue, avancent par automatisme, suivant un rythme presque hypnotique, en brisant le silence pesant qui semble s'étirer à l'infini. Cette tranquillité est presque apaisante, mais dans ce silence, chaque son semble décuplé. L'écho rebondit contre les murs des immeubles et revient jusqu'à moi, comme s'il cherchait à m'atteindre. C'est alors que je me rends compte, stupéfaite, que le temps a filé et qu'il est déjà tard. Bien trop tard. Ce n'était pas prévu.

Maintenant, la nuit est tombée. Habituellement, même à cette heure-ci, on croise encore quelques voitures, des gens qui sortent leurs chiens ou rentrent du travail. Mais aujourd'hui, la rue est déserte, trop déserte. Pas un bruit, pas un mouvement. Il n'y a que moi, mes pas qui résonnent, le vent qui siffle entre les immeubles et, au loin, l'enseigne lumineuse d'un magasin qui grince en se balançant sous les rafales.

Je suis seule. Enfin seule. Je devrais me sentir bien, non ? Pourtant, une sensation étrange me poursuit depuis que j'ai quitté la supérette. Une sensation que je ressens au fond de mes entrailles, ce qui n'est pas rassurant. C'est comme une ombre que je n'arrive pas à chasser. C'est comme si quelque chose m'observait. Ou plutôt quelqu'un.

Je suis seule. Pas vrai ?

Enfin, je crois.

C'est ridicule. Je suis fatiguée et mon imagination me joue des tours, c'est tout.

Je suis seule et en plus je connais cette rue, comme toutes les autres rues qui vont du trajet du gymnase jusqu'à chez moi, par cœur. Je me force à rester calme, à me persuader que tout est sous contrôle, même lorsque je ressens une sensation de tension qui serre ma poitrine.

Je détourne les yeux vers le trottoir d'en face, vide, où je vois presque tous les appartements sans aucune lumière à l'intérieur et une rangée de lampadaires qui projette une lumière froide sur la rue, mais plusieurs d'entre eux clignotent et certains restent même éteints. Les ombres qu'ils laissent derrière eux sont longues, mouvantes, presque vivantes. Ce sont des formes indistinctes mais qui me font quand même penser à des silhouettes et ça me fait paniquer.

Je secoue la tête, mais le malaise persiste. Je dois me détendre.

J'accélère le pas, car premièrement, avec l'allure que j'avais jusqu'à maintenant, je ne comptais pas arriver chez moi de sitôt et deuxièmement, je suis assez pressée de rentrer à la maison le plus vite possible, pour que ce sentiment d'angoisse me quitte.

Mais assez vite, mes pensées s'emballent, car il n'y a pas que des choses rassurantes qui me viennent à l'esprit. Un frisson glacé parcourt ma colonne vertébrale. Mes mains se crispent sur les sangles de mon sac à dos. Mes chaussures frappent le trottoir, et chaque pas résonne comme un écho infini dans cette rue déserte. Le vent souffle, soulevant quelques feuilles mortes qui tournoient en spirale avant de retomber mollement au sol. Puis, d'un coup, une rafale de vent me fait sursauter.

Elle s'engouffre dans ma capuche, soulève mes cheveux, et à nouveau, un frisson me parcourt. Il fait froid ce soir. Plus que d'habitude, bien qu'on soit en hiver. L'air glacial et insistant, fait en sorte que mon souffle forme des petits nuages devant moi, ce qui m'amuse un peu. Néanmoins, depuis que j'ai accéléré le pas, j'ai un peu plus froid, alors je rentre la moitié de ma tête dans ma veste, juste assez pour voir où je marche.

C'est là que je l'entends pour la première fois.

Un bruit.

Léger. Presque imperceptible, mais bien réel. Comme un petit son aigu. Alors je me fige, les muscles tendus et le souffle coupé.

Le silence revient aussitôt, comme si ce son n'avait jamais existé.

Mon cœur rate un battement. Mon regard survole les environs, scrutant chaque recoin, chaque ombre, autant devant que derrière moi. Mais il n'y a rien. Seulement le vide, les silhouettes menaçantes des arbres agités par le vent et les réverbères pâles qui peinent à éclairer correctement, laissant des pans entiers de la rue plongés dans l'obscurité.

Les immeubles semblent s'élever, plus hauts que d'habitude, leurs fenêtres sombres me regardant comme des orbites vides.

Les trottoirs, eux, sont toujours déserts.

Il n'y a personne. Absolument personne.

Alors pourquoi ai-je l'impression qu'on m'observe ?

Je me remets en mouvement, encore plus vite, et cette fois, j'essaie de me concentrer sur autre chose. Comme ma liste des devoirs à faire, les paroles d'une chanson qui me vient en tête… n'importe quoi pour ne pas penser à ce bruit.

Mais le bruit revient. Il est toujours là. Plus insistant, plus proche et mon cœur s'emballe pour de bon. Il me suit.

Cette fois, je sens la panique monter. Mon souffle devient court, irrégulier. Ma gorge se serre, et mes mains commencent à trembler. Je me retourne brusquement, espérant surprendre l'auteur de ce bruit qui me hante. Mais encore une fois, il n'y a rien.

Alors non, je ne crie pas 'Qui est là ?' dans le seul but de me faire séquestrer ou pire. Cependant, je suis figée sur place, avec mon cœur qui bat à tout rompre. Honnêtement, je me demande ce qui serait le plus terrible : découvrir que je suis seule ou que je ne le suis pas.

Je me force à avancer. Chaque pas est une épreuve. Je tente de me calmer, de respirer profondément, cependant rien n'y fait. L'idée qu'on puisse me suivre ne me quitte plus.

Une idée me traverse l'esprit. Je m'arrête brutalement et me retourne. Le bruit s'arrête presque instantanément après mais il n'y a aucune âme en vue, si bien que s'il y avait quelqu'un, je l'aurais pris par surprise.

Soudain, le vent redouble de force, arrachant des feuilles des arbres et les projetant dans ma direction. L'une d'elles vient se coller à mon visage, et je sursaute, comme si c'était une main qui m'avait touchée ?!? Je la retire précipitamment, le souffle encore plus rapide. Tout ça devient de la paranoïa. Il faut que ça s'arrête. Je me persuade que mon imagination me joue des tours et que tout ça n'est que rêverie. Oui, c'est en toute vraisemblance ce qui se passe.

Rien d'étonnant après une journée aussi longue. Mais je ne réfléchis plus. Je me mets à courir car si c'est vraiment mon imagination, j'arriverai plus vite à la maison et tant mieux pour moi.

Mais cette fois, le bruit revient plus fort, plus pressant et mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Je m'arrête net. Et le bruit s'arrête moins d'une seconde après. Un silence lourd tombe autour de moi. Je tends l'oreille, toutefois tout est calme. Je jette un regard furtif derrière moi. Rien. La rue est vide et je le savais. Elle est noyée dans l'obscurité. Je reprends mon chemin. Normalement, cette fois.

La ruelle est sombre et les rares lampadaires qui fonctionnent encore projettent toujours leurs lueurs tremblotantes sur les murs.

Au bout de trois minutes de marche, sans vraiment être sûre de savoir expliquer pourquoi, mon instinct me dit de courir, à nouveau, et c'est ce que je fais, tout de suite. Je me mets à courir. À courir vite. Mon sac, lourd et encombrant, me pèse et rebondit sur mes épaules mais je ne ralentis pas. Mes jambes me semblent lourdes mais mes chaussures frappent le sol avec frénésie. Le rythme du bruit se fait plus rapide, s'intensifie. Quelqu'un me suit. J'en suis certaine. Je ne vois rien, mais je la sens, cette présence. Et c'est une présence que je ne peux pas ignorer. Quelque chose est là, juste derrière moi. Mon cœur tambourine dans ma poitrine et cogne contre elle. C'est tellement irrégulier, que c'en est presque douloureux. Je n'arrive plus à respirer correctement. L'air glacé me brûle les poumons. Mes pensées sont chaotiques et s'embrouillent mais il y a quand même une question qui me hante. Qui ou quoi est derrière moi ?

Tout ce que je sais, c'est que je dois fuir. M'éloigner. Je tourne brusquement dans une ruelle étroite, espérant échapper à cette présence invisible et semer ce qui me suit. Néanmoins, le bruit ne faiblit pas. Il est là, toujours là. Mes pas résonnent sur le pavé, et chaque bruit me fait sursauter, glaçant mon sang un peu plus à chaque seconde.

Je continue de courir jusqu'à ce que mes jambes me lâchent. Jusqu'à ce que je trébuche et m'effondre sur le sol, mes genoux heurtant durement le béton.

Je suis là, à genoux, tremblante, le souffle court, le visage tourné vers le bitume froid et mes mains crispées sur la pierre froide. Je ferme les yeux, priant pour que ce soit fini. Et puis, plus rien.

Le silence.

Mon sac, qui est tombé avec moi, s'est ouvert sous l'impact, et son contenu s'est répandu autour de moi. Ma lunchbox a glissé hors de ma portée, et moi, je reste là, immobile, les mains posées au sol, tentant de reprendre mon souffle.

Je relève lentement la tête, en scrutant la ruelle. Tout est immobile. Même le vent s'est arrêté. Il n'y a pas un bruit et la ruelle est sombre, presque entièrement plongée dans l'ombre.

Je baisse les yeux vers mon sac, renversé devant moi. Ma lunchbox métallique s'est ouverte, son contenu éparpillé sur les pavés.

Je reste figée, incapable de bouger.

C'est là que je la vois.

Une petite fourchette argentée, posée à côté de la boîte, qui brille faiblement sous la lumière d'un lampadaire et attire mon attention.

Je fixe la scène sans vraiment comprendre. Mon cerveau met quelques secondes à assembler les pièces du puzzle. Et d'un coup, tout prend sens. Cette petite fourchette en métal, posée sur le sol... Tout ce bruit, qui m'a terrorisée et poursuivie jusqu'ici, tout le long du chemin, pendant un temps interminable…

Ce bruit qui m'a glacée de terreur. C'était ça. Une fourchette. Une simple fourchette qui cognait contre les parois de ma boîte métallique, à chacun de mes pas.

Je laisse échapper un rire nerveux, presque hystérique. Un rire qui résonne dans la ruelle vide. J'ai envie de pleurer et de rire en même temps. Tout ça pour une fourchette. J'ai failli mourir de peur à cause d'une fourchette. Je la ramasse doucement, mes mains encore tremblantes. Mais avant de la remettre dans la boîte et de soigneusement refermer le couvercle, je la serre entre mes doigts, quelques secondes, comme si elle pouvait encore me faire du mal.

Après cela, je referme ma boîte avec un immense soulagement.

« T'as failli me tuer, toi, » je murmure en serrant la boîte contre moi. Le bruit s'est définitivement arrêté.

Je me relève, époussette mes genoux et replace mon sac sur mes épaules. Je prends une profonde inspiration puis je fais quelques pas, détendue. La rue semble moins menaçante, le silence moins oppressant. Je me sens enfin rassurée.

Mais alors que je m'apprête à tourner au coin d'une autre rue, je le sens.

Le souffle chaud de quelqu'un, tout près de moi. Et puis, une main. Une main qui se pose doucement sur mon épaule. Je n'ose pas me retourner.

Mon souffle se bloque. Mon corps se pétrifie et mon cœur s'arrête. Je hurle.

Un hurlement strident, perçant, qui jaillit de ma gorge.

Je suis là, haletante, les yeux grands ouverts, et quand je me décide à regarder à qui je vais faire face et donc me retourner, il n'y a personne.

Tout est calme. Trop calme. Beaucoup trop calme.